

Thérapie familiale, Genève, 2010, Vol. 31, No 2, pp. 99-115

LE NON RENVOI ET AU-DELÀ... Ressources et limites du lien dans un modèle de thérapie institutionnelle¹

Anne-Pascale MARQUEBREUCQ², Graziella MENEGALLI³,
Grégoire NYSSSENS⁴ et Isabelle THYS⁵

Résumé : *Le non renvoi et au-delà... Ressources et limites du lien dans un modèle de thérapie institutionnelle.* – Le choix du non renvoi des adolescents placés en institution nécessite un modèle de thérapie institutionnelle que nous tentons de préciser. Ce non renvoi vise à corriger une histoire de ruptures et de placements multiples, mais il risque de devenir un mythe rigidifié s'il se fait à tout prix, sans tenir compte des limites du placement. L'équipe pluridisciplinaire du Tamaris s'implique dans les relations de la vie quotidienne en s'appuyant sur les axes anthropologiques de l'espace et du temps vécus, sur le travail avec les familles, sur la différenciation des fonctions d'autorité, du tiers mandant et des collaborations en réseau. Des outils spécifiques comme la réunion d'équipe ou la palabre sont mis en œuvre.

Summary : *Non-expulsion and beyond... Resources and limits of the bond in an institutional therapeutic model.* – The choice of non-expulsion of teenagers placed in an institution requires a model of institutional therapy which we try to specify. This non-expulsion aims at correcting a history made of splits and multiple placements but it can also become a rigid myth if it is done at all costs, without taking the limits of placement into account. The multidisciplinary Tamaris team gets involved in everyday life relationships, resting on the anthropological main lines of lived time and space, on work with the families, on differentiating the authority functions, the third commanding party and the different collaborations in the network. Specific tools such as team meetings or palaver are made use of.

Resumen : *La no expulsión y más allá... Recursos y límites del vínculo en un modelo de terapia institucional.* – La elección de la no expulsión de adolescentes colocados en una institución requiere un modelo de terapia institucional que intentamos precisar. Esta no expulsión pretende corregir una historia de rupturas y colocaciones múltiples pero existe el riesgo de que se vuelva un mito rígido si se sistematiza sin tomar en cuenta los límites de la colocación. El equipo pluridisciplinario del Tamaris se implica en las relaciones de la vida cotidiana apoyándose en los ejes antropológicos del espacio y del tiempo vividos, en el trabajo con las familias, en la diferenciación de las funciones de autoridad, del tercero mandante y de las colaboraciones en red. Se aplican herramientas específicas tales como la reunión de equipo o el árbol de la palabra.

¹ Ce texte émane d'un exposé collectif présenté au colloque « La place du risque dans nos interventions, nos décisions, nos innovations », Parole d'enfants, Versailles, novembre 2008.

² Psychologue, directrice du Tamaris, formatrice au CEFORES (UCL Bruxelles).

³ Psychologue, responsable clinique au Tamaris.

⁴ Docteur en psychologie, psychologue au Tamaris, formateur au CEFORES.

⁵ Psychologue au Tamaris, formatrice à la Forestière.

Mots-clés : Adolescent – Non renvoi – Troubles d’attachement – Thérapie institutionnelle – Espace et temps vécus – Famille – Autorité – Palabre.

Keywords : Teenager – Non-expulsion – Attachment disorders – Institutional therapy – Lived space and time – Family – Authority – Palaver.

Palabras clave : Adolescente – No expulsión – Trastornos del apego – Terapia institucional – Espacio y tiempo vividos – Familia – Autoridad – Árbol de la palabra.

Introduction

La prise en charge d’adolescents en grande souffrance psychique et de leurs familles est d’une actualité sans cesse renouvelée. Une étude récente menée sous la direction du sociologue Jean-Yves Barreyre⁶ rend compte d’une enquête réalisée auprès des travailleurs sociaux de deux départements français sur les suivis les plus difficiles et les plus complexes pour lesquels aucune solution durable n’a été trouvée. Sur 4600 mineurs suivis par l’aide sociale à l’enfance de ces deux départements, environ une centaine d’adolescents (13 à 18 ans) peuvent être décrits comme « ingérables » ou « incasables ». Ces termes désignent des jeunes qui passent d’un dispositif d’aide à un autre : de structures d’hébergement, d’institutions médicales et judiciaires, avec le corollaire de ruptures répétées dans les processus d’apprentissage. Ils ne trouvent pas de réponse efficace à leur souffrance, ce qui les amène à vivre une errance destructrice malgré les multiples services d’aide qui existent.

Deux explications sont avancées à cette errance destructrice :

La première est que « la manifestation hors normes de leur mal-être », marquée par des transgressions à répétitions, des agressions envers autrui ou sur eux-mêmes, une rupture dans les processus d’apprentissage classique, amène les services spécialisés soit à refuser une admission, soit à demander rapidement un transfert définitif. La raison majoritairement invoquée est « le risque de mettre en danger l’équilibre même de l’équipe et du projet pédagogique ». La deuxième raison est la difficulté à trouver des réponses globales et des projets cliniques qui tiennent la route sur le long terme : nous connaissons tous des jeunes qui nécessitent une aide multiforme et que l’on se renvoie de service en service. On parle de l’enfant « boomerang » ou de l’adolescent « nomade » (Van Leuven, 2002, p. 16).

Les constats de cette recherche nous renvoient à la question qui nous mobilise depuis bientôt 20 ans : comment rencontrer et accompagner une population décrite comme « difficile à aider » qui met quotidiennement à l’épreuve notre capacité à tenir dans le temps. Le Tamaris est une institution d’hébergement de Bruxelles ville, agréé comme Centre d’Accueil Spécialisé pour adolescents (CAS). Nous intervenons toujours dans le cadre d’un mandat. Celui des juges de la Jeunesse ou des conseillers du Service de l’Aide à la Jeunesse (SAJ). Nous accueillons 15 jeunes de 11 à 18 ans,

⁶ Directeur du CEDIAS (Centre d’étude, de documentation d’information et d’action sociale). Etude réalisée pour l’ONED (Observatoire national de l’enfance en danger), juillet 2008.

avec une prolongation de l'aide possible jusqu'à 20 ans. La population est mixte. A part l'âge il n'y a pas de limite de durée d'accueil. Tous nécessitent une aide spécialisée individuelle, pédagogique et thérapeutique qui fait intervenir le soin et le « protectionnel ». Certains ont commis des délits et viennent des Institutions Publiques de Protection de la Jeunesse (IPPJ). D'autres présentent des comportements qui les ont amenés à être pris en charge par des services de pédopsychiatrie. La plupart ont cumulé différentes mesures de placement avant leur entrée.

La question du diagnostic à l'adolescence nous incite à la prudence. Cependant, notre clinique peut se définir, en fonction des références théoriques, comme celle des états limites ou des troubles de l'attachement désorganisé. Parmi les antécédents familiaux nous relevons, pour la majorité des jeunes accueillis, une rupture de la relation avec le père ainsi que des maladies psychiatriques chroniques chez les parents et dans la famille élargie. Dans la plupart des cas, la fratrie du jeune fait également l'objet d'un placement. Nous constatons également de nombreuses ruptures dans la transmission transgénérationnelle du fait d'une migration ou de déplacements. Pour un sujet bouleversé par la puberté, la confrontation au monde adulte qui donnerait l'impression de ne pas lui fournir d'appui, le laisse sans recours et dans un grand désarroi. Pour une famille confrontée à une multitude d'intervenants, et parfois jugée, les sources d'anxiété et d'incompréhension sont légion face aux aides proposées.

Gaby, qui vient d'avoir 14 ans, s'est présentée avec un éducateur pour un entretien dans le cadre d'une admission au Tamaris. Sa première demande est de « trouver un endroit stable où elle pourra vivre longtemps ». En effet entre mars 2007 et mars 2008, elle a été placée successivement dans 9 structures d'accueil (de soins ou protectionnelles) pour des courts séjours ; entre deux solutions, elle a vécu dans la rue.

Tous les jeunes qui arrivent au Tamaris recherchent des adultes bienveillants et contenant. Un de nos fils rouges est de permettre à l'enfant de vivre dans la sécurité et la tranquillité. Un autre est d'offrir aux jeunes une continuité d'accompagnement dans un parcours institutionnel en réponse aux problématiques de la rupture, du morcellement et de la répétition. L'équipe a débuté en 1990 une recherche-action axée sur le suivi de plusieurs jeunes, tous éloignés de leur famille à leur naissance par décision judiciaire. Rapidement deux constats nous ont mobilisés pour aboutir à notre option de non renvoi (Coenen, 2001, pp. 133-151) :

- Renvoyer un jeune (et sa famille) à cause des symptômes qui souvent ont justifié un placement nous paraissait incohérent sur le plan clinique et pédagogique.
- La répétition des ruptures est de l'ordre de la violence institutionnelle.

Ces adolescents nous font vivre dès leur arrivée des tests sur la fiabilité du lien par une débauche de passages à l'acte accompagnée d'une incapacité à réfléchir sur eux-mêmes. Ces tests relationnels sont très éprouvants, pour tous. L'envie de sanctionner, de rejeter, de poser des limites strictes et le besoin de nous protéger sont forts et sont en miroir des expériences qui ont déjà jalonné leur vie. Le vécu quotidien ponctué

de faits et de méfaits risque de nous amener à réagir dans l'émotion de l'instant et donc à répondre par l'agi nous aussi. Le contraste entre leur « toute-puissance » et « notre impuissance » nous interpelle souvent. Se faire rejeter, décevoir, harceler... voilà des comportements que ces adolescents connaissent déjà trop bien. Leur expérience de vie sur ce terrain et leur capacité d'adaptation sont parfois bien plus grande que la nôtre. Nous avons beau savoir qu'il y a un lien entre la violence subie, la violence agie et celle retournée contre soi, c'est une répétition difficile à interrompre.

Cette recherche nous a amenés à développer des nouvelles pratiques afin d'agir sur la répétition de rejets, d'abandons et d'échecs et de permettre à ces jeunes et leur famille d'exercer leurs compétences pour faire évoluer la situation et apprendre ensemble à travers les crises⁷. C'est alors que nous avons commencé à appliquer le non renvoi. Au-delà de cette option pédagogique, qui constitue un idéal, et parfois une idéologie, nous continuons à modéliser notre travail afin d'en faire un levier d'intervention thérapeutique. Nous sommes confrontés à de nombreux moments de découragement et de doute, qui nécessitent réflexion et créativité au quotidien, ainsi qu'une remobilisation constante de l'équipe psycho-éducative.

Pendant le long processus d'une prise en charge, 4 niveaux d'intervention sont imbriqués et forment le socle de la thérapie institutionnelle.

- **Le contexte du mandat** qui concerne les indications du placement, et notamment l'évaluation des compétences éducatives des parents, du travail sous contrainte et de la place du tiers que représente le mandat.
- **Le contexte familial**: Quel est son fonctionnement en terme d'ambiance, d'interactions, de croyances, de valeurs et de cycles de vie? Quels sont les enjeux de la crise traversée avec l'adolescent ayant amené à cette séparation qui n'est jamais anodine?
- **Le contexte institutionnel**, avec ses dynamiques d'équipe, son histoire, son cycle d'évolution et ses attentes par rapport au respect du cadre et à l'autorité. L'adolescent perturbé peut très rapidement utiliser les incohérences pédagogiques et fragiliser une équipe avec les risques d'un désinvestissement affectif, de l'évitement des contacts et d'une demande accrue vers de la rigidité pédagogique.
- **Le contexte adolescentaire** avec tous ses bouleversements, physiques, pulsionnels, relationnels et sociaux. Bouleversements qui s'expriment selon une palette très large et que nous avons à gérer quotidiennement: aussi bien des attitudes qui confrontent le cadre que des comportements de repli, de clivage ou d'isolement.

Nous tentons ainsi de réaliser un travail de thérapie institutionnelle basé sur la vie quotidienne, la collaboration avec les familles et la co-intervention avec le réseau. Chaque fois, il s'agit de vivre et réfléchir à la qualité du lien relationnel. Notre modèle de thérapie institutionnelle se réfère à différents courants de la psychologie systémique: les interventions stratégiques, la thérapie contextuelle, le constructivisme avec l'utili-

⁷ Guy Ausloos nous rappelait récemment qu'en japonais, le mot « crise » est composé de deux idéogrammes: - chance, occasion, opportunité - souffrance, douleur, mort.

sation du soi dans la co-intervention, le modèle du milieu humain et l'approche narrative. Cette diversité des modèles stimule notre créativité et nous maintient dans un questionnement constant.

Vivre au quotidien les troubles de l'attachement

Pour le travail d'équipe basé sur les relations de la vie quotidienne, le risque majeur est celui où le jeune sortirait de la prise en charge sans avoir intégré une représentation positive du monde des adultes. Comment favoriser une expérience émotionnelle corrective où les adultes proposent des modèles relationnels différents ? Notre projet de thérapie institutionnelle s'articule notamment sur deux axes anthropologiques : l'espace et le temps vécus.

Travail sur l'espace vécu : la base du sentir, la boucle de l'ambiance

On constate que ces adolescents, dont plusieurs souffrent de troubles de l'attachement, éprouvent des dysfonctionnements au niveau de l'espace vécu car ils connaissent trop bien les modalités relationnelles qui basculent brutalement de la recherche du contact fusionnel avec des représentations idéalisées, vers la rupture du contact et le comportement de rejet accompagné d'un discours disqualifiant.

Ainsi par exemple, Gaby, bouscule son entourage en sautant sans transition d'une moue câline pour enlacer la cuisinière, à un regard méprisant sans qu'une légère frustration ne soit nécessairement intervenue.

Souvent, les parents puis les éducateurs en institution font d'énormes efforts pour établir un contact affectif avec ces adolescents en augmentant l'intimité quand les problèmes surgissent. Cette recherche du contact chaleureux provient du mythe de l'intimité mutuelle qui serait l'indice d'une parentalité réussie.

Ainsi, Gaby, gravement négligée et mise en danger par manque de stimulation relationnelle de sa maman alcoolisée durant ses premiers mois de vie, a été confiée à une famille d'accueil par le Service d'Aide à la Jeunesse. Cette famille a tout fait pour stimuler la participation aux fêtes et aux activités sportives et ludiques familiales... mais après cinq années d'efforts généreux, le placement de Gaby a brusquement été interrompu par ces parents d'accueil, car l'enfant ne manifestait pas suffisamment ses émotions et semblait souvent en retrait des autres membres de la fratrie. Ainsi, avec les meilleures intentions du monde, ce couple s'est découragé de ne pas arriver à introduire Gaby dans leur dynamique familiale.

Pour Niels Peter Rygaard (2005, p. 186), en cas de trouble de l'attachement, l'option éducative la plus importante consiste à différer l'objectif d'intimité en comprenant que le problème de l'enfant sera augmenté par l'attaque directe de ses mécanismes de défense. Selon lui, l'intervenant doit mettre de côté ses propres besoins

de reconfirmation de son rôle : « La question n'est pas comment est-ce que je casse son armure ? La question est : à quelle distance émotionnelle est-ce que l'enfant semble le plus à son aise et fonctionne le mieux ? ». En thérapie institutionnelle, la réponse de l'adulte ne porte pas seulement sur la recherche du contact chaleureux pour créer l'intimité mutuelle, ni seulement sur la mise à l'écart pour sanctionner le non respect d'une règle. Plutôt que de sauter d'un extrême à l'autre, il s'agit de mieux circuler.

Notre recherche de la distance adéquate pour le traitement des troubles de l'attachement peut trouver un appui dans l'approche systémique du modèle du Milieu humain tel que développé par Etienne Dessoy (2003). Un des avantages de ce modèle, c'est qu'au niveau de la boucle de l'ambiance constituée de quatre positions (unité, écart, désaccordement, raccordement), il n'y a pas de position idéalisée comme la meilleure à atteindre (la chaude ambiance de la proximité dans l'unité) face à une autre qui serait la mauvaise (la froide ambiance de l'écart). Ce qui produit du dysfonctionnement, ce n'est pas une position considérée comme moins bonne, mais c'est l'arrêt de la circulation ou le saut brutal d'un extrême à l'autre dans l'espace vécu. Une des modalités de l'approche thérapeutique institutionnelle sera, alors, de travailler sur les positions intermédiaires entre les extrêmes du tout (proximité, fusion) et du rien (écart, rupture) de l'espace vécu pour relancer une circulation harmonieuse (figure 1).

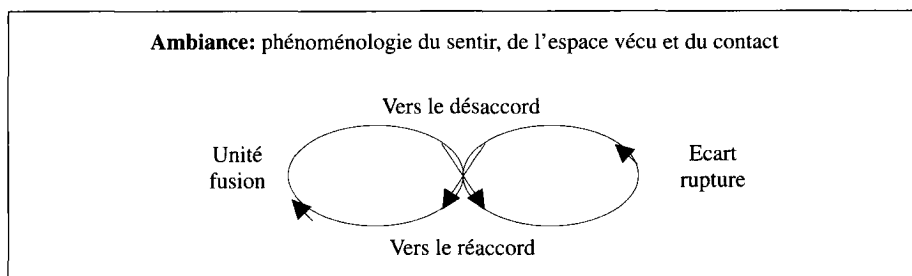


Figure 1.

En effet, si les adolescents activent spontanément les extrêmes de la boucle de l'ambiance, ce sont les adultes qui devraient proposer les intermédiaires du désaccordement progressif du contact en préparant une séparation par exemple au moment du coucher, lors du départ à l'école ou en annonçant une sanction, et c'est souvent aussi l'initiative des adultes qui peut favoriser un raccordement du contact après un écart comme au moment du lever, au début du repas ou lors d'un entretien après une sanction d'éloignement. Chaque journée est rythmée par ces allers et venues où nous tentons de redynamiser la circulation harmonieuse dans la boucle de l'ambiance en atténuant les sauts trop brutaux d'un extrême à l'autre.

Travail sur le temps vécu : co-construire des histoires d'appartenance et de différenciation

Pour les troubles de l'attachement, le clivage n'est pas seulement celui du « tout ou rien » au niveau du contact de l'ambiance dans l'espace vécu (comme un interrupteur

qui connaît seulement les positions on/off), il est aussi celui du « tout de suite ou plus jamais » du temps vécu. Le temps vécu est celui de l'histoire racontée qui est souvent morcelée par une succession d'épisodes non reliés. C'est aussi celui des croyances mises en récits qui déterminent l'identité familiale parfois clivée entre « la toute-puissance ou l'impuissance » avec ses ancêtres héroïques qui sont des motifs de gloire ou ses canards boiteux qui ternissent l'image familiale. A ce niveau du temps vécu, ces adolescents peinent à raconter leur histoire dont le passé comporte trop de secrets ou de problèmes, tandis qu'évoquer leur avenir est aussi trop angoissant par manque de soutien familial et de confiance de base. Pour reconstruire leur identité, ils n'ont ni une appartenance suffisamment fiable avec une « base de sécurité familiale »⁸, ni une différenciation assez sereine (Delage, 2008, pp. 79-97). Leur temps vécu est arrêté, comme si le jeu de la présence-absence n'avait pas pu se vivre de façon progressive et rassurante avec une mère suffisamment absente qui prépare la séparation et annonce son retour afin que l'enfant apprenne à attendre et à faire mémoire en gardant une trace de la présence.

Au quotidien des échanges avec les adolescents, des irruptions dans le bureau pour des demandes de permission de sortie ou d'argent de poche, l'intervention des éducateurs vise à ralentir l'impatience du « tout de suite ou plus jamais » pour les aider à anticiper ce qui va arriver et à reporter une exigence de satisfaction immédiate car leur degré de tolérance à la frustration est souvent très bas. Puisque leur temps vécu est surtout celui de l'instant fragmenté, ce sont les adultes qui peuvent tenter de remettre du lien temporel par des rituels de continuité qui célèbrent les anniversaires et des rituels de passage qui accompagnent les entrées et les sorties. De même, les insistances pour construire un projet pédagogique individuel ou pour anticiper ce qui va venir devraient aider les jeunes à moins subir les imprévus de leur histoire comme des victimes passives.

Pour ce travail sur la temporalité, il s'agit parfois simplement qu'une éducatrice aide Gaby à préparer son cartable la veille au soir pour que le lever du matin ne soit pas trop angoissant par la trop grande quantité de préparatifs avant le départ à l'école.

En considérant la grande difficulté à apprendre de l'expérience vécue, notamment en faisant des liens pour retenir ce qui s'est passé et pour anticiper, Rygaard propose de diviser l'âge de l'enfant atteint de trouble sévère d'attachement par quatre et ensuite de considérer la durée adéquate avec lui : « Quelles décisions laisseriez-vous à un enfant de cet âge ? Combien de temps laisseriez-vous un enfant de cet âge seul en espérant qu'il se rappelle ce que vous lui avez dit ? Combien de temps lui demanderiez-vous de se concentrer dans une conversation ou pour un devoir ? ». Ayant de grandes difficultés à vivre un attachement sécurisant, ces enfants ont été bloqués dans le processus d'apprentissage. Cette division de l'âge implique un repositionnement de

⁸ Pour John Byng-Hall, la sécurité de base familiale implique la capacité des adultes à collaborer en s'assurant que la priorité soit donnée aux soins des besoins d'un enfant malgré les autres difficultés. (Byng-Hall, 2002, pp. 375-388).

la fonction éducative. Plutôt que de vouloir pousser trop vite vers l'idéal d'autonomisation en ayant des attentes qui dépassent de beaucoup leurs capacités, il s'agit de décider pour ces adolescents, d'annoncer ce qui va arriver pas à pas, sans discuter, en faisant avec eux les démarches d'exploration qu'ils ne peuvent accomplir seuls, et en assumant la responsabilité d'un échec. Il s'agit d'ôter des fardeaux qui pèsent trop lourd sur leurs épaules.

Malgré les difficultés d'apprentissage, certains témoignages expriment l'importance d'avoir construit une représentation positive avec un adulte : *Marc, cet ancien jeune du Tamaris, nous raconte avoir traversé une période difficile pendant laquelle il était entraîné par une bande de copains à commettre des cambriolages. C'est au cours d'un de ces vols que Marc s'est arrêté en se souvenant de son éducateur référent et en se demandant ce que celui-ci penserait de la situation. Pour lui, la durée de la relation avec son éducateur référent a permis d'intérioriser une expérience émotionnelle corrective pour résister à la répétition des passages à l'acte.*

Travailler avec les familles

Mobiliser du lien

Faire de la contrainte un levier de travail, c'est mettre tout en œuvre pour qu'un lien véritable puisse se construire entre nous et le jeune, entre nous et la famille. C'est avant tout reconnaître que le lien central est celui du jeune à sa famille et réciproquement. Notre devoir est de le leur renvoyer : la loyauté d'un enfant reste toujours plus forte à sa famille quelle que soit la qualité du lien qui les unit, ou parfois les désunit. Le véritable enjeu dans notre contexte de travail sous mandat, sera de ne pas faire du placement une nouvelle expérience de rupture des liens affectifs, qui viendrait renforcer et cristalliser ce qui touche à la fragilité du système familial lui-même, à savoir, les problèmes d'attachement, d'appartenance et de transmission. La théorie de l'attachement appliquée à l'adolescent ouvre des pistes de travail sur l'articulation entre la capacité à se différencier et à rester en appartenance. L'adolescent revisite la qualité de ses attachements autour de ses nouvelles capacités cognitives, sa poussée vers l'autonomie et son attirance sexuelle en relation avec ses pairs (Delage, 2008, pp. 79-97). De plus, l'adolescent provoque une poussée de l'insécurité qui induit une réactivation des attachements, tant pour lui-même que pour ses parents. En effet, la deuxième phase du processus de séparation-individuation chez l'adolescent vient rencontrer pour la génération des parents la crise du milieu de la vie. Les familles qui vivent des recompositions se confrontent à davantage de complication dans ce processus (Delage, 2007, p. 803).

Nous constatons dans notre pratique que si le lien est mis à mal, affaibli ou rompu entre un jeune et sa famille, le seul lien qui devient possible est celui de la loyauté. Mais lorsque la loyauté ne peut s'exprimer que de manière indirecte, on parle alors de loyauté invisible (Boszormenyi-Nagy et Spark, 1984) ; elle sera le plus souvent dysfonctionnelle et en rapport direct avec les conduites à risques des adolescents. Comme si, paradoxalement, beaucoup plus que la capacité à se séparer, c'est la loyauté

qui met l'adolescent sur le chemin de l'autonomie, de l'individuation, précisément parce qu'elle lui assure un lien aux autres (Delage, 2007, pp. 797-814). Il n'y a pas que la répétition par loyauté invisible qui entraîne une transmission transgénérationnelle de traumatismes. A côté du scénario de répétition (*replicative script*) où le traumatisme se reproduit d'une génération à l'autre, il y a son contraire qui est le scénario correctif (*corrective script*) où l'intention est de faire le contraire de ce qui a été expérimenté comme douloureux. Même si cette correction du scénario est parfois utile, Byng Hall (2002, p. 378) signale qu'elle est souvent dysfonctionnelle car c'est un scénario davantage écrit en fonction du passé plutôt qu'inventé pour ce qui est en train de se vivre.

Plutôt que de tenter de libérer les jeunes du lien de loyauté qu'ils ont avec leurs parents, nous allons au contraire nous fixer comme objectif de les aider à pouvoir exprimer leur loyauté de façon plus directe, moins invalidante en restaurant une forme de dialogue (Ducommun-Nagy, 2008, pp. 59-77). Tout est mis en place pour faire participer directement la famille au processus de placement. S'il le faut et c'est souvent le cas, nous nous déplaçons vers la famille, au domicile ou sur le lieu de vie (hôpital, prison, centre d'accueil...) à la rencontre des personnes concernées par la situation. Toute entrée d'un jeune dans l'institution implique la rencontre avec un membre de son entourage familial. Par ce premier engagement, le nôtre, nous leur transmettons comme message : « Nous allons travailler ensemble, vous êtes indispensables ! », nous les repositionnons dans leur fonction parentale et surtout nous partons de leur vision du problème, de leurs plaintes pour évaluer leur capacité minimale à collaborer à un projet commun.

Si au moment de la candidature, nous ne disposons la plupart du temps que de très brèves informations sur la situation, ce qui nous permet de rester vierges de trop de représentations et surtout de préjugés, très rapidement et au fil du placement, nous axons notre travail vers une recherche constante de la complexité qui garantit notre vision circulaire et évolutive des mécanismes relationnels en jeu.

Augmenter la complexité

D'emblée, nous convenons avec les familles que notre manière de travailler est de pouvoir impliquer dans des entretiens et au moment opportun, toute personne concernée par la vie de l'adolescent placé. Cela nous permet d'intégrer différentes générations, des personnes avec différents liens de parenté voire des personnes plus extérieures mais susceptibles d'apporter leur perception de la situation. Cette démarche est toujours très riche car elle augmente la quantité d'information pertinente sur la situation de même qu'elle permet au jeune, et selon le cas à la famille, de vivre ou revivre un investissement relationnel parfois éteint, lointain, sinon rompu depuis plusieurs années.

Cette exploration va permettre de lever les risques liés à une définition trop réductrice de la problématique et déstigmatiser le jeune en replaçant ses comportements, ses passages à l'acte, mais aussi sa souffrance, dans un processus dynamique en lien avec son contexte et son histoire familiale.

Les parents saisissent parfois l'opportunité pour faire des liens entre les symptômes de leur enfant, les dysfonctionnements relationnels familiaux actuels et la réactivation de scénarios relationnels douloureux vécus dans leurs histoires.

Le travail avec la famille d'accueil de Gaby nous a permis de comprendre que son vécu d'abandon était partagé par sa mère d'accueil, qui avait elle-même connu une histoire similaire. Cela nous a permis de comprendre à quel point l'enjeu de réparation dans cette famille était puissant, et que l'échec de cette démarche les confrontait à une réactivation traumatique. Plus sa mère d'accueil s'investissait pour sauver le lien à tout prix, plus le père d'accueil se désinvestissait de la relation, cette dynamique amenant à de la violence physique entre Gaby et son père, ce qui avait conduit au premier placement.

Nous offrons au jeune la possibilité d'entendre l'histoire de sa famille, soutenu par des recadrages positifs. Avec comme perspective d'offrir, aux personnes impliquées du système familial, l'occasion de nouvelles expériences relationnelles positives, lesquelles réactiveront, peut-être, des liens affectifs vitalisés, à l'image d'ailleurs de tout le travail pédagogique de l'institution.

Dans la situation de Gaby, alors que le couple avait épuisé ses ressources pour l'accueillir et que nous étions à la recherche de pistes pour lui permettre de passer du temps en dehors de l'institution, nous avons pris contact avec la famille élargie, et notamment avec le frère de Madame. A cette occasion, Gaby a permis à l'ensemble de sa famille de réactiver des liens d'attachement et de solidarité.

Malgré ce cadre, certains de nos jeunes n'obtiendront aucune réparation directe face aux ruptures et aux rejets auxquels ils ont été ou sont toujours confrontés dans la relation à leurs parents. C'est pourquoi notre approche reste centrée avant tout sur le jeune et pour l'adulte qu'il sera demain. Le travail de restitution de son histoire à un jeune peut aussi se faire via les rapports écrits qui ont jalonné ses parcours institutionnels depuis l'enfance, avec toujours comme double objectif de l'inscrire dans son appartenance, ses appartenances et lui apprendre à construire un récit de vie personnel (White, 2003).

« Les psy du Tamaris... même quand tu dis rien... ils t'inventent une histoire... »

La souplesse de notre cadre relève aussi du fait d'une grande variabilité dans la configuration même des rencontres et des personnes qui y participent selon ce qui est à travailler. Pour une même famille, nous pouvons proposer en parallèle des entretiens individuels avec le jeune, un parent ; des entretiens avec la fratrie, avec l'ensemble de la famille, avec le couple de parents ou un membre de la famille élargie... Ce modèle va permettre de diminuer l'impact de l'évènementiel et de ponctuer différemment ce qui se vit.

Nous accompagnons les familles en nous adaptant là où nous sentons qu'une motivation émerge, qu'une porte s'ouvre ou s'entrouvre. Par moments nous faisons du travail social, à d'autres du soutien à la parentalité, et ainsi nous mobilisons le parent dans sa compétence pour qu'il vienne en soutien à l'équipe. Par exemple, il nous arrive de contacter une maman afin qu'elle nous soutienne face à une difficulté, un

conflit, une crise rencontrée avec son fils dans la vie institutionnelle ou plus simplement pour l'encourager à se mettre en route pour partir au boulot... L'efficacité des interventions de la maman est nettement supérieure aux résultats des nôtres.

Du côté de la place prise par les intervenants, nous construisons un modèle qui s'inscrit dans l'idée de la **co-intervention**. Tout d'abord et très simplement, c'est montrer à la famille un intérêt très important pour ce qu'elle vit. La co-intervention donne accès à plus de complexité et plus de créativité. La dimension tierce qui la sous-tend, amène la possibilité de multiples interactions et diminue le risque d'escalade symétrique et de clivage. Au-delà, la pratique à plusieurs donne à voir au jeune et à la famille une nouvelle réalité relationnelle qui témoigne d'un lien de confiance entre professionnels, qui osent et s'exposent les uns par rapport aux autres, parfois au travers de leurs différences.

C'est précisément ce lien entre collègues, au même titre que celui qui nous lie avec la famille qui est mis au service d'un travail collectif, respectueux des points de vue de chacun et surtout dégage d'enjeux relationnels destructeurs.

Pour que ce modèle très adaptable garantisse la sécurité de tous, il est assuré d'une stabilité par la position d'un psychologue et d'un éducateur de référence pour chaque jeune, ainsi que par une place claire de la hiérarchie et de ce qui fait autorité.

Ce qui fait autorité dans l'institution

La première confrontation au cadre surgit après une période plus ou moins longue, qui va de quelques semaines à plusieurs mois. Les symptômes de l'adolescent commencent à se manifester. Cette «éclosion symptomatique» s'accompagne de difficultés dans les relations : nous ressentons un inconfort grandissant face à l'incapacité du jeune à tolérer la frustration, face à son impulsivité, ses tentatives de manipulation des relations, ses passages à l'acte agressifs... En d'autres termes, c'est le moment où apparaissent toutes les stratégies adaptatives que l'adolescent a mises en place au cours de son développement, et cela au sein de sa famille, mais aussi des différentes institutions qu'il a souvent traversées dans les années qui ont précédé son placement.

Gaby refuse depuis plusieurs jours de se lever le matin. Elle insulte l'éducatrice qui frappe à sa porte. Lorsque celle-ci finit par entrer dans sa chambre, elle la repousse violemment. Au moment du repas de midi, alors qu'elle a rejoint le groupe, elle se montre très agressive envers tous. Barricadée dans sa toute-puissance, il n'y a déjà plus grand monde pour tenter de l'approcher... Les jours passent, Gaby est de plus en plus menaçante : les autres jeunes l'évitent carrément, ignorant le plus souvent ses paroles agressives. Quant aux adultes, ils se surprennent à « oublier » de l'appeler pour le repas... Hors de tout projet et de tout lien, Gaby fait peur à tout le monde. L'indifférence commence à s'installer, sans doute en guise de protection face à cette émotion envahissante. Peur, indifférence, abandon... Ce que nous vivons avec elle, Gaby l'a déjà vécu à de nombreuses reprises : dans sa famille d'origine et avec ses parents d'accueil, mais aussi à l'école et dans plusieurs institutions d'hébergement. Comment allons-nous réagir ?

Ce qui se passe dans la famille, apparaît dans l'institution : c'est le phénomène d'isomorphisme. A notre insu, nous commençons à mettre en place des pseudosolutions face au problème : colère, rigidité pour les uns, désengagement, indifférence pour les autres... Ces pseudosolutions sont bien sûr de nouveaux problèmes qui entraînent à un moment donné dans l'équipe un sentiment de crainte, voire de peur. Face à cela, deux issues sont possibles. La première est le déni : nous refusons d'entendre le signal d'alarme, de voir le danger. Le risque alors est maximal, c'est la situation qu'on nommera dans l'après-coup « la catastrophe annoncée ». Tout le monde dira « je le savais »... C'est ce qui se passe ou s'est passé dans les familles, et qui a conduit, entre autre, au placement. Pour éviter cette catastrophe, l'autre solution, c'est la crise. Provoquer et gérer la crise nous permettra de reprendre le contrôle du cadre en mettant en place de nouvelles solutions.

Plusieurs semaines ont passé, Gaby s'installe dans la toute-puissance : insultes et menaces sont ses seuls modes de communication. Par crainte d'une confrontation physique violente, l'équipe s'est installée quant à elle dans une stratégie d'évitement. Gaby en arrive à insulter les personnes qui symbolisent la position d'autorité. C'est à ce moment que nous sentons poindre la peur de ne plus pouvoir l'arrêter et que nous décidons de nous confronter à elle. Cette confrontation est passée par une intervention à plusieurs et par le fait de nommer, sur le champ, l'insupportable de la situation, le danger et la peur. C'est là que les adultes s'engagent, mais aussi s'exposent dans la relation à un risque d'escalade et de violence. Nous avons appelé une ambulance et passé avec Gaby plusieurs heures dans l'unité de crise d'un hôpital, avant de la raccompagner, apaisée, au Tamaris.

Dans les familles, c'est souvent la catastrophe qui fait autorité (Guitton, 2001, pp. 169-186) en provoquant une série de réactions en chaînes qui conduiront puissamment à effacer ce qui avait été mis en place en vue d'un changement, pour mieux faire plus de la même chose. Dans notre institution, qu'est-ce qui fait autorité ? Cette question, nous l'avons posée à l'ensemble de l'équipe. Educateurs, psychologues, ouvrier, cuisinière y ont tous répondu. Les réponses étaient variées, mais toujours revenait la question du lien avec l'adolescent. Ce lien qui nous permet de vivre des processus similaires à ceux vécus dans les familles et d'offrir aux adolescents des solutions alternatives. Pour que ce lien fasse autorité, pour qu'il permette de faire émerger ces solutions, nous avons besoin d'outils.

Se réunir

Notre premier outil est la réunion d'équipe. On l'appellera, dans les situations où la peur émerge, « réunion de crise » : il s'agit de se mettre ensemble pour partager le vécu de chacun face au jeune. C'est l'étape de l'équipe mise en crise par le jeune. En parlant, l'événementiel se fait expérientiel. En proposant à l'adulte de décrire ce qui s'est passé, nous ne sommes pas à la recherche des faits, mais nous tentons de faire émerger le niveau du vécu. En sortant du descriptif et en interrogeant le ressenti, nous tentons de faire de l'événement une nouvelle expérience, capable de modifier

nos représentations, notre lecture de la situation. Le but est de faire émerger de nouvelles solutions et donc de tenter d'arrêter de faire « plus de la même chose ». Les réunions d'équipe deviennent « thérapeutiques » quand nous circulons entre ces trois niveaux : les faits (interactions), le ressenti (émotions) et le sens (représentations). Au niveau des représentations, nous nous donnons comme règle de nous empêcher les jugements de valeurs sur le jeune et sa *famille*. Le regard sera bienveillant, même s'il faut permettre l'expression des affects et émotions négatives pour s'en dégager.

Sanctionner (et non punir)

Le mot sanction vient du latin « *sancire* » qui signifie prescrire. Sanctionner signifie aussi confirmer, consacrer. Ce que nous tentons de confirmer par nos sanctions, c'est le lien. « Qu'est-ce que tu proposes comme sanction ? » est la première question qui vient, après avoir clairement nommé et fait nommer les faits transgressifs. Répondre à cette question permet au jeune de s'engager dans plusieurs voies :

- reconnaître la transgression ;
- accepter le cadre de l'autorité ;
- ouvrir ou rouvrir à la relation avec l'adulte.

S'il n'a pas d'idée, dommage, nous en avons de toute façon pour lui... Il y a deux sortes de sanctions que nous appliquons au Tamaris. La première à des allures de paradoxe : c'est l'éloignement. L'éloignement, pas plus de quelques jours, en accord avec le mandant, se fait dans de nombreux cas au sein même de la famille d'origine et porte implicitement le message suivant : « *Nous sommes démunis, sans solution. Va donc te remettre en contact avec ton milieu d'appartenance. On verra si tu reviens avec de nouvelles idées, parce que nous, on n'en a plus.* » Cet éloignement en famille sera une occasion de travailler avec le parent, à partir de nos difficultés avec le jeune. C'est parfois une opportunité de le rejoindre dans son impuissance, ses difficultés à faire respecter son autorité. Parfois, le jeune est ravi. Pourquoi pas, nous ne tenons pas à le punir. Parfois aussi cette sanction sera source de trop d'angoisse : nous l'aiderons alors à prendre contact avec un membre de la famille élargie, un ami, un centre d'accueil. Ce que nous tentons de travailler là, c'est la possibilité d'introduire de l'air dans nos relations, de multiplier les appartenances possibles, afin de diminuer la violence qui naît souvent d'une trop grande dépendance à l'égard de l'équipe. Souvent, c'est l'occasion de susciter une nouvelle demande de la part de l'adolescent, ainsi que d'évaluer ses capacités à s'engager dans le travail.

L'autre catégorie de sanction, c'est la réparation. Elle peut venir en lieu et place de l'éloignement, ou en complément. Nous demandons réparation, mais laissons ouverte la possibilité que l'adolescent fasse lui-même une proposition. Elle visera à « réparer » quelque chose qui a été abîmé dans l'ambiance, dans le contact et passera par des actes concrets : nettoyer, repeindre, ranger (pas forcément ce qui avait été sali ou détruit dans la crise) mais aussi animer une réunion de jeunes, en abordant une question précise, en présentant une réflexion sur un sujet. Par exemple les effets conjugués du cannabis et des médicaments, les rapports entre filles et garçons au sein de la maison,

l'utilisation des téléphones portables. C'est surtout l'occasion pour le jeune de reprendre une place positive dans le groupe que nous cherchons à promouvoir. Si un adulte en particulier a été lésé (insultes, menaces, coups), nous n'imposons pas d'excuses forcées, mais nous mettons des mots sur le fait que la relation est abîmée, qu'il faudra du temps. Souvent, c'est l'adulte lui-même qui, dans le cadre de l'entretien en présence de la direction et d'autres collègues, trouvera la force de faire un pas vers le jeune, ce qui induit fréquemment des excuses «en échange». C'est en effet un modèle relationnel différent de ce qu'il ne connaît que trop bien que nous nous risquons à lui proposer.

Intervenir ensemble : la palabre comme exemple de co-intervention

La co-intervention, c'est l'articulation concrète de l'interdisciplinarité dans le «milieu de vie». Palabre, selon le Robert, désigne «une discussion interminable et oiseuse». Pourtant, ce mot renvoie au principal système sociopolitique en Afrique pré-coloniale. Réunis généralement sous «l'arbre à palabre», les participants ont tous droit à la parole et peuvent exposer en public leurs plaintes et demandes, ou celles de leur groupe. Coutume de création et de maintien d'un lien, la palabre est une institution sociale qui permet de régler un contentieux sans que les protagonistes soient lésés. C'est spontanément que ce mot nous est venu quand nous avons eu l'idée de nous réunir en grande assemblée autour d'un jeune au Tamaris. Cette grande assemblée, convoquée et animée par la directrice, est composée de nombreux adultes : éducateur référent, psychologue, mais aussi tous les adultes qui se sentent concernés. Nous nous retrouvons ainsi souvent à 10 ou 15 personnes.

Le premier effet est celui du renversement du rapport de forces : nous signifions sans aucun doute que nous sommes les plus forts (dans le sens de solides et fiables) et par le nombre, nous imposons l'ambiance. Le second, c'est un important effet de considération pour le jeune car nous exprimons notre engagement et nos difficultés, et nous l'écoutons.

Quand les adultes sont en panne, qu'ils n'ont plus d'idées, qu'ils deviennent négatifs ou indifférents, la palabre est une expérience émotionnelle corrective qui va avant tout viser à faire circuler la parole et les émotions quand celles-ci sont bloquées et que cela entrave notre travail. Chaque adulte aura la parole à tour de rôle, mais le jeune, lui, pourra la prendre quand il le souhaitera. S'il ne prend pas la parole spontanément, il sera régulièrement invité à réagir, et si cela ne suffit pas, des mots lui seront proposés, prêtés par les adultes. La consigne pour chacun est de s'exprimer à partir de sa place et de sa relation particulière avec le jeune, de la façon la plus authentique possible, et toujours de manière bienveillante. Ici se croisent l'axe synchronique qui se réfère à l'ensemble des personnes et systèmes qui influencent la vie des adolescents dans l'ici et maintenant, et l'axe diachronique qui correspond à la dimension historique.

« Quand tu me nies, je sens que je ne suis rien, je me demande qui t'a fait subir ça avant ? »

« Quand tu t'interposes dans un conflit, j'ai très peur pour toi et c'est difficile de te protéger ! Ça me fait penser que tu as souvent été témoin en famille de scènes de violence entre tes parents... »

Aucune décision ou sanction ne seront prises à ce moment, cependant la mise en commun des vécus, à l'instar de ce qui se passe en réunion de crise, favorise l'émergence de nouvelles hypothèses et pistes de travail. La palabre se réfère pour nous à l'approche narrative, et en particulier à l'utilisation du soi des intervenants. C'est, à l'instar de l'expression de Peter Rober (1999, pp. 131-153), le « dialogue intérieur » de l'équipe qui est mis à jour, afin de permettre d'ouvrir un espace pour le « pas encore dit ». La première étape de ce dialogue est celle de l'intuition : il s'agit de mettre en mots pour soi-même ce que le jeune suscite en soi, de pas encore dit (vécu de malaise, d'impuissance, souvenir précis...). Ensuite vient l'étape du courage. Il s'agit de traduire son inspiration, sans savoir vraiment à quoi elle correspond dans la situation. Enfin, c'est la phase d'observation qui nous permet d'évaluer l'impact de ce que nous avons amené. Le jeune s'ouvre-t-il davantage ? S'approprie-t-il les paroles de l'adulte ? Selon notre expérience, la palabre est un puissant rituel de co-construction qui remobilise l'ensemble des intervenants et sécurise l'adolescent.

Collaborer

Un quatrième outil est l'indispensable collaboration avec le réseau. Pour tenir dans la durée avec ces adolescents-là, nous ne suffisons pas : nous avons besoin d'autres lieux pour que le jeune puisse « circuler » et que les liens puissent s'aérer. Tenir suppose des moments de lâcher prise. Cela impose une collaboration qui est bien souvent difficile (Van Leuven, 2002, pp. 13-40). Il n'y a, en effet, pas de raison que ce qui se joue au sein de l'institution des isomorphismes familiaux ne se rejoue pas au sein du réseau. La violence de ce qui se rejoue, ainsi que des logiques institutionnelles tellement différentes, bien souvent ne permettent pas d'analyser les nombreux heurts de la collaboration : malentendus, incompréhensions, vécu de violence ou d'instrumentalisation, triangulation, etc. Le risque est grand de s'isoler dans ses propres pratiques innovantes et de s'enfoncer petit à petit dans la croyance que ce que nous faisons est bien, et ce que font les autres est mauvais, reproduisant le clivage entre la « bonne institution » et la « mauvaise famille ».

Conclusion

L'importance du lien dans notre mythe fondateur qui prône le non renvoi soutient nos pratiques mais nous expose aussi au risque du « lien à tout prix ». Afin de ne pas être pris, comme les adolescents que nous accueillons, dans la toute-puissance avec la montée de l'escalade symétrique, source de jouissance et d'angoisse, nous sommes dans l'obligation de poser nos limites. La première limite, la plus structurante, c'est celle du mandat car paradoxalement la contrainte du mandat permet le lien. La relation de confiance qui s'instaure entre le juge et l'équipe peut devenir une base de sécurité pour tenter de nouvelles solutions. En posant d'emblée une limite extérieure à nous, adolescents et adultes, ce mandat ouvre un espace de travail, qui sera régulièrement évalué par un tiers disposant du pouvoir de décision. C'est aussi le tiers mandant qui pourra mettre un terme au placement ou le suspendre.

Une autre limite est celle du cadre, et en particulier celle de l'équipe et des personnes qui la composent. Si les professionnels et surtout les éducateurs qui gèrent le

quotidien, évaluent qu'ils ne sont plus à même d'assurer la protection d'un jeune, du groupe ou la leur, alors nous pouvons demander au mandant d'interrompre la prise en charge.

Ainsi, l'an passé, le juge a suspendu pendant quelques mois la prise en charge de Gaby. Il l'a envoyée en centre fermé suite à de graves mises en danger d'elle-même et d'autrui. Cette mesure a été possible et fructueuse car Gaby, ainsi que son juge, savaient que nous étions prêts à réenvisager un accueil au sein du Tamaris.

Enfin, les limites de nos prises en charge sont bien entendu liées aux limites de notre modèle. Un modèle basé sur le lien rencontre ses limites quand, dans la vie d'un adolescent, les liens sont vécus comme trop menaçants ou tout simplement ne suffisent pas pour arrêter l'escalade de destruction. Un cadre beaucoup plus contenant et protecteur est alors nécessaire et nous devons passer la main. De toute façon, pour que le « non renvoi » ne devienne pas un mythe rigidifié, source de dysfonctionnement, il nous faut le nourrir de la réflexion et de l'engagement de l'ensemble de l'équipe. Heureusement, nous pouvons compter sur les adolescents pour nous donner régulièrement des occasions de le faire.

Anne-Pascale Marquebreucq
Le Tamaris
Avenue E. de Thibault, 41
1040 Bruxelles, Belgique
aparquebreucq@hotmail.com

BIBLIOGRAPHIE

1. Boszormenyi-Nagy I., Spark G. (1984) : *Invisible Loyalties*. Brunner Mazel, New York (1^{ère} éd. en 1973).
2. Byng-Hall J. (2002) : Relieving Parentified Children's Burdens in Families with Insecure Attachment Patterns, *Family Process*, 41, 3, 375-388.
3. Calicis F. (2006) : La transmission transgénérationnelle des traumatismes et de la souffrance non dite », *Thérapie familiale*, Genève, 27, 3, 229-242.
4. Coenen R. (2001) : L'exclusion est une maltraitance, *Thérapie familiale*, Genève, 22, 2, 133-151.
5. Delage M. (2007) : L'adolescence comme processus intergénérationnel et la thérapie familiale, *Adolescence*, 25, 4, 797-814.
6. Delage M. (2008) : L'attachement à l'adolescence. Applications thérapeutiques, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 40, 79-97.
7. Dessoy E. (2002-2003) : *L'homme et son milieu, Etudes systémiques*. Université Catholique de Louvain, Faculté de psychologie, Unité de psychologie clinique.
8. Ducommun-Nagy C. (2008) : Implication de la théorie dialectique de la personnalité et de la dimension ontique de la réalité relationnelle dans le traitement des adolescents, *Cahiers Critiques de Thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 40, 59-77.
9. Duret I. (2000) : L'autoengendrement : une solution pour échapper au destin familial, *Thérapie familiale*, Genève, 21, 2, 129-140.

10. Guitton C. (2001) : Risques majeurs et fonctions d'autorité, *Thérapie familiale*, Genève, 22, 2, 169-186.
11. Meynckens-Fourez M., Van der Borgh C. (2007) : *Qu'est ce qui fait autorité dans les institutions médico-sociales*. Erès, Ramonville Saint-Agne.
12. Neuburger R. (1995) : *Le mythe familial*. ESF, Paris.
13. Rober P. (1999) : Le dialogue intérieur du thérapeute dans la pratique de la thérapie familiale, *Thérapie Familiale*, Genève, 20, 2, 131-153.
14. Rygaard N.P. (2005) : *L'enfant abandonné. Guide du traitement des troubles de l'attachement*. De Boeck, Bruxelles.
15. Segers-Laurent A. (1999) : Rites entre temps et espace, *Cahiers de psychologie clinique*, De Boeck, 12, 99-109.
16. Tilmans-Ostyn E. (1995) : La thérapie familiale face à la transmission intergénérationnelle de traumatismes, *Thérapie familiale*, Genève, 16, 2, 163-183.
17. Tilmans-Ostyn E. (2004) : Le petit prince a dit... et les Anciens l'ont entendu, *Thérapie familiale*, Genève, 25, 4, 417-432.
18. Van Leuven F., Figueroa M. (2002) : Adolescence et déliaison sociale, *Enfances Adolescences*, 2, 13-40.
19. White M., Epston D. (2003) : *Les moyens narratifs au service de la thérapie*. Satas, Bruxelles.